

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 23 (1878)  
**Heft:** 14

**Artikel:** La guerre russo-turque en 1877-1878 [suite]  
**Autor:** Vandevælde, L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-334894>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 14.

Lausanne, le 18 Juillet 1878.

XXIII<sup>e</sup> Année

SOMMAIRE. — La guerre russo-turque en 1877-1878, (*Suite.*) p. 289. — Circulaires et pièces officielles, p. 301. — Nouvelles et chronique, p. 302.

REVUE DES ARMES SPÉCIALES. — Les camps retranchés en Prusse, p. 305. — Rassemblement de troupes de 1878, p. 309. — Organisation de l'artillerie anglaise, p. 310. — Bibliographie, (*Annuaire militaire suisse, Wyss, éditeur.*) p. 313. — Société des officiers, (*Section neuchâteloise.*) p. 314. — Nouvelles et chronique, p. 316.

## LA GUERRE RUSSO-TURQUE EN 1877-1878.

(*Suite.*)

Maintenant que les belligérants viennent de mettre l'épée dans le fourreau et que les diplomates vont se ranger autour du tapis vert, pour régler leurs différends et arrêter le bilan de la guerre, voyons jusqu'à quel point nos prophéties se sont, ou ne se sont pas réalisées.

Sans le temps d'arrêt des Russes devant Plevna, occasionné par leur vicieux plan d'entrée en campagne, considération stratégique qui n'était pas à prévoir et que par conséquent nous ne pouvions pas faire entrer dans nos calculs, à part ce temps d'arrêt, jusqu'ici, nos prévisions se sont réalisées de A à Z.

Au point de vue politique, nous avons dit que l'empereur Alexandre n'entreprendrait cette guerre qu'avec l'assentiment de Frédéric-Guillaume et de François-Joseph, et que dès lors la guerre resterait localisée dans la presqu'île du Balkan; que les armées russes ne passeraient le moderne Rubicon qu'avec la permission de l'Autriche; que pour beaucoup de raisons les Moscovites n'essayeraient pas d'établir leur domination sur le Bosphore; qu'ils ne songeaient même pas à faire une conquête sur la rive droite du Danube; que vainqueurs, ils exigeraient naturellement la rétrocession de la partie de la Bessarabie qu'une guerre malheureuse leur a enlevée et qu'une guerre heureuse pourrait leur rendre; que si les vaincus se trouvaient réduits au point de ne pas pouvoir payer une indemnité de guerre, le vainqueur pourrait bien exiger une compensation territoriale en Asie; et enfin que pour le moment ce que les Russes avaient le plus à cœur, c'était la protection qu'ils veulent exercer en faveur des chrétiens orthodoxes en Turquie, ingérence que l'article 7 du traité de paix de Kainardji, en 1774, leur a octroyée et que la Porte et les puissances de l'Occident leur ont contestée, contestation qui a amené la guerre de 1853-1856, et dont le traité de Paris a fixé la solution politique.

Et, au point de vue militaire, voici comment nous avons envisagé la guerre, alors qu'elle n'était que probable: Si, disions-nous, dans la presqu'île du Balkan, les Turcs n'ont pas su vaincre les Serbes ou maîtriser la microscopique population du Monténégro, comment croire que la Porte veuille se mesurer avec la Russie, qui peut mettre deux millions de soldats sur pied.

Si les Turcs se présentent seuls devant les Russes, c'est qu'une influence occulte les y pousse ; si la guerre a lieu et si l'Europe laisse les deux belligérants se débrouiller, elle ne sera du moins ni de longue durée, ni bien sérieuse, car les armées turques sont, sous tous les rapports, trop faibles pour tenir tête aux Russes : leur administration, leur organisation et leur tactique ne permettent pas qu'ils entreprennent des opérations stratégiques sur une vaste échelle ; ils ne se battent que sur place, dans des positions retranchées, et cette défense passive échouera infailliblement devant les opérations actives des Russes.

Et enfin, pour terminer, nous avons ajouté : Si les Russes sont commandés par un général vigoureux, il prendra immédiatement l'offensive, passera le Danube, franchira le Balkan, et pendant qu'avec son armée d'opération il marchera sur Andrinople, son armée de réserve observera les forteresses du Danube et du Balkan. Si l'armée turque s'avise d'accepter la bataille en deça des montagnes, elle sera culbutée dans les défilés ou bien refoulée dans une place forte, où elle éprouvera le sort que celle de Bazaine a subi à Metz.

Si les armées russes en entrant en campagne, au lieu de suivre deux directions divergentes, avaient opéré, comme nous avons tout lieu de le supposer, par une seule zone, de Galatz par Sistova et Pravadi sur Andrinople, elles auraient eu à observer Silistrie, Choumla et Varna, mais dans ce cas les réserves russes, au lieu de se trouver éparpillées sur plusieurs fronts, sur plus de 400 lieues, se seraient trouvées réunies dans le quadrilatère, parfaitement en mesure d'assurer les communications de leur armée opérant dans le Balkan, et celle-ci, en continuant sa marche sur Andrinople, y serait entrée dans le courant du mois d'août 1877, au lieu d'y arriver seulement le 20 janvier 1878.

Le passage du Balkan au plus fort de l'hiver, à travers les glaces et les neiges, par les Russes, battant et dispersant les Turcs partout où ils les ont rencontrés, prouve bien, comme nous venons de le dire, qu'en campagne ceux-ci ne peuvent pas tenir devant les Russes, et démontre en outre que si le plan d'entrée en campagne de ces derniers avait été bien conçu, leur armée d'opération dans sa marche offensive n'aurait pas éprouvé de temps d'arrêt, et alors nos prévisions se seraient complètement réalisées, c'est-à-dire « que la guerre n'aurait été ni sérieuse, ni de longue durée. »

Il ressort des comptes-rendus officiels que le nombre des Russes tués ou blessés pendant la guerre qui vient de se terminer s'élève à 89,304 officiers et soldats ; parmi ce nombre se trouvent 21 généraux, dont 10 tués et 11 blessés. Un prince de la famille impériale et 34 membres de la haute noblesse russe sont morts sur le champ de bataille. 121 Russes seulement étaient prisonniers des Turcs. Les pertes de ceux-ci sont inconnues ; leur organisation ne permet pas de les constater très approximativement.

A propos du passage du Balkan, faisons ici une remarque sur la conduite de la guerre dans les montagnes :

Les Russes, en débouchant des gorges du Balkan par trois directions éloignées l'une de l'autre, par Schipka, Troyan et Sophia, pour se réunir vers Andrinople, ont obtenu un succès complet ; tandis qu'en 1797, les Autrichiens, en débouchant de la même manière des montagnes du Tyrol, pour se réunir dans la direction de Vérone, ont éprouvé un désastre à Rivoli.

De ce que deux opérations effectuées dans les mêmes conditions aboutissent à des résultats diamétralement opposés, s'en suit-il que, comme le soutiennent des esprits faux, *à la guerre, le succès est généralement le fait du hasard?* Evidemment non.

A la guerre comme à tous les jeux la partie se joue à deux, et on peut considérer comme un axiome que la veine heureuse se range généralement du côté du bon joueur ou du moins mauvais joueur des deux.

Dès lors il n'y a rien d'étonnant qu'une opération offensive mal conçue réussisse contre une défense très mal disposée. C'est ce qui est arrivé dans le passage du Balkan ; là la défense étant encore plus mal conçue que l'attaque, c'est celle-ci qui a réussi.

Dans les montagnes du Tyrol, la défense a été bien conçue et l'attaque a été mal dirigée ; là il y avait donc deux raisons pour que l'attaque échouât, et elle a échoué.

Quand nous disons que dans le Balkan l'offensive a été mal conçue, nous faisons allusion à la conception stratégique de ce passage, qu'on ne doit pas confondre avec les dispositions tactiques, qui ont été très bien et très vigoureusement conduites. Nous l'avons déjà dit, les généraux qui ont dirigé ces dispositions et les troupes qui les ont exécutées ont fait preuve d'un courage et d'une abnégation sans bornes, et méritent les plus grands éloges.

Quoi qu'il en soit, dans la défense du Balkan, Andrinople aurait pu rendre le service que Vérone a rendu dans les montagnes du Tyrol ; et Vérone comme pivot de manœuvres a servi : En 1796 et en 1797, au général Bonaparte, pour battre les Autrichiens à Arcole et à Rivoli ; en 1848, à Radetzky, d'abord pour arrêter les révolutionnaires italiens et ensuite pour anéantir l'armée du roi Charles-Albert ; en 1859, à l'armée de l'empereur François-Joseph, pour arrêter les armées victorieuses de Napoléon III et de Victor-Emmanuel ; en 1866, à l'archiduc Albert, pour battre l'armée italienne, numériquement double de la sienne.

Cette comparaison démontre une fois de plus que ce n'était ni dans la vallée du Danube, ni dans les cols du Balkan, ni sur son versant septentrional que les Turcs devaient combattre les Russes, mais, comme nous l'avons dit avant la guerre, sur le versant méridional de cette chaîne, aux débouchés des montagnes, dans la plaine d'Andrinople, avec cette ville pour pivot de manœuvres.

Depuis que nous avons écrit les quelques pages ci-dessus, la publication du traité de San-Stefano a fait surgir un différend entre la Russie et l'Angleterre, différend qui pourrait amener une guerre entre ces deux puissances.

Que par ce traité les intérêts de la Grande-Bretagne soient ou ne soient pas compromis, les ministres de la reine ont fait fausse route. Ils ne pouvaient pas ignorer qu'une guerre entre la Russie et la Turquie devait infailliblement aboutir à un désastre pour cette dernière et que le traité de paix qui en découlerait serait évidemment plus onéreux pour l'empire du Padichah que les conditions que le congrès de Constantinople voulait lui imposer.

Or, si le ministère tory avait intérêt à protéger la Turquie, pourquoi n'a-t-il pas évité cette guerre ? Il le pouvait : Pendant le congrès de Constantinople, au lieu de soutenir la Porte, il n'avait qu'à l'abandonner. Elle aurait cédé aux injonctions des grandes puissances ; on aurait ainsi évité la guerre, et les *tendances* russes, que l'Angleterre redoute tant, eussent été éludées.

Si, comme d'anciens ministres et des hommes d'Etat éminents de la Grande-Bretagne le prétendent, leurs intérêts ne sont pas compromis, si ce n'est qu'une question d'amour-propre national, excité par la presse européenne, qui ne cesse de répéter sur tous les tons que l'Angleterre a perdu toute sa renommée, tout son prestige, elle aurait tort d'avoir recours à la guerre pour rétablir cette renommée, qui n'est nullement altérée par ce qui vient de se passer en Orient.

La presse, qui s'évertue ainsi à provoquer une guerre sans issue entre la Russie et la Grande-Bretagne, n'ignore cependant pas que cette dernière ne peut s'engager sur le continent qu'avec le concours d'un ou de plusieurs alliés ; mais aussi qu'on ne perde pas de vue que la marine de l'Angleterre pourrait écraser celles de tous les autres Etats de l'Europe, que c'est cette suprématie sur les mers, qui fait sa *force*, qu'on qualifie de *prestige*, et que cette force ou ce prestige, comme on veut l'appeler, est aujourd'hui ce qu'il était au commencement de ce siècle, alors que dans le congrès de Châtillon, en 1814, les conseils de lord Castlereagh étaient très écoutés et prévalaient dans toutes les solutions politiques, bien que cependant l'Angleterre n'eut pas un soldat dans la grande armée des souverains alliés.

Depuis lors l'Angleterre, ayant fait du principe de non-intervention sa règle de conduite, s'était presque complètement désintéressée des grandes questions internationales. Les torys, croyant sans doute que cette politique d'isolement pourrait diminuer la renommée de la puissance de leur pays, or, pour maintenir son prestige, à tort ou à raison, ils se sont crus obligés de faire des préparatifs de guerre, afin de prouver au monde que la Grande-Bretagne n'est pas déchue de sa grandeur passée.

Il est donc probable que le ministère Beaconsfield s'en tiendra à de simples menaces : d'abord, par la raison que la Russie semble disposée à vouloir éviter la guerre et à faire de larges concessions ; ensuite, parce que dans une guerre entre ces deux puissances on ne découvre pas de point où l'une pourrait porter un coup bien sensible à l'autre ; et, enfin, parce qu'un Etat constitutionnel ne s'engage que difficilement dans une guerre quand ses intérêts ne sont ni directement compromis, ni même menacés.

Toutefois, si ce différend faisait surgir un conflit entre l'Angleterre et la Russie, où et comment les forces militaires de ces deux

puissances pourraient-elles se rencontrer ? La Grande-Bretagne n'a pas à craindre un débarquement sur ses côtes de la part de la Russie, et celle-ci n'a guère à redouter les attaques des navires anglais dans la mer Noire ou dans la Baltique. Les expéditions des escadres combinées des flottes anglaises et françaises, en 1854 et 1855, ont démontré que la marine seule ne peut rien entreprendre de sérieux contre les grands ports militaires de ces deux mers, que la marine ne peut obtenir de résultats qu'à l'aide d'une armée de débarquement. Or, il serait fort difficile, dangereux même pour les armées de terre de la Grande-Bretagne, d'aller combattre celle des Russes en Crimée, sur les côtes de la mer Noire ou sur celles de la Baltique. Les forces de terre de ces deux puissances sont trop disproportionnées et les expéditions maritimes sur une aussi vaste échelle offrent de trop grandes difficultés et présentent de trop graves dangers pour admettre que l'Angleterre seule entreprendra des opérations de cette nature contre la Russie.

On croit que l'Angleterre pourrait tirer des Indes une armée indigène, et que, la débarquant dans le golfe Persique elle pourrait, en remontant les vallées de l'Euphrate ou du Tigre, gagner promptement le théâtre de la guerre en Arménie. Admettons qu'il soit possible de recruter et de débarquer une armée d'Indiens à l'embouchure de l'Euphrate, mais, arrivée là, il faudrait encore la conduire sur le théâtre de la guerre. Or, les 400 lieues qu'elle aurait à parcourir pour atteindre les sources de ce fleuve, qui descendent de l'Arménie, la réduiraient absolument à rien. Ce projet est d'une application impossible, c'est une utopie,

Pour le moment on s'occupe beaucoup des troupes indiennes que les ministres de la reine se proposent d'amener en Europe. On dit que sous peu les navires anglais débarqueront 7000 cipayes à Malte.

Pour deux raisons, il n'est pas à présumer qu'on veuille se servir de ces troupes sur les champs de bataille de l'Europe : d'abord par la raison que les Indiens ne sont pas organisés pour effectuer des marches et ensuite se présenter dans un ordre convenable devant des soldats européens : et puis parce que, s'ils se battaient bien et s'ils rentraient victorieux dans leur pays, ce serait un fâcheux précédent, dangereux pour l'Angleterre.

Ce petit paquet d'Indiens doit avoir une autre destination que celle de combattre en Europe ; il est probable qu'il sera débarqué en route, avant d'avoir atteint Malte,

La Grande-Bretagne pourrait envoyer une armée d'Anglais au secours de la Turquie ; mais, si on se rappelle ce qui s'est passé en Crimée en 1854 et 1855, le succès d'une telle expédition n'inspirera qu'une médiocre confiance. D'abord, dès que les Anglais feraient mine d'embarquer une armée, il est probable que les Russes entreraient à Constantinople et occuperaient le long du Bosphore et des Dardanelles des points d'où ils pourraient interdire le passage de ces détroits aux navires anglais et turcs.

Dans cette éventualité, pour peu que les Russes aient dans la mer Noire quelques paquebots armés en guerre, comme la *Vesta*<sup>1</sup>, con-

<sup>1</sup> La *Vesta* était un paquebot armé en guerre, son commandant, le capitaine Bara-

duits par des Baranof, à leur tour ils pourraient acquérir la suprématie dans cette mer, ce qui serait très utile pour eux et fort gênant pour leurs adversaires. L'action de la marine de ceux-ci serait alors quasi neutralisée, tandis que les Russes pourraient tirer un bon parti de la leur.

Nous l'avons déjà dit, l'entrée de l'escadre d'Hornby dans la mer de Marmara est une faute stratégique. Si elle était restée dans l'Archipel, il est probable que l'armée russe aurait évacué, sinon en totalité, du moins en partie, l'isthme de Constantinople.

Or, en cas de conflit, l'escadre d'Hornby serait tout aussi à portée du théâtre de la guerre à Besika que mouillée dans la mer de Marmara et à l'entrée des Dardanelles. Elle ne serait pas exposée à être bloquée entre les deux détroits.

Il est même probable que si elle était restée à Besika, les Russes auraient déjà rapatrié une partie de leurs troupes, et qu'alors ils ne se seraient plus trouvés en forces autour de Stamboul, pour occuper cette capitale, fermer les détroits et conserver une armée mobile assez forte pour agir en campagne.

On craint que l'Angleterre avec ses finances inépuisables n'amène la Russie vers une banqueroute par une paix armée *très prolongée*. Il est vrai qu'une menace de guerre est plus nuisible au commerce et à l'industrie que ne l'est la guerre même. Or la guerre ou une menace de guerre est infiniment plus à redouter pour les ouvriers d'un pays essentiellement industriel que pour la population d'un pays presque exclusivement agricole. Une paix armée prolongée serait donc tout aussi calamiteuse pour la Grande-Bretagne que pour l'empire des Tzars. Il est donc à présumer que si l'Angleterre ne trouve pas d'autre allié que la Turquie, sa menace de guerre ne tardera pas à céder le pas à une intervention diplomatique, afin d'adoucir les conditions que le traité de San-Stefano voudrait imposer à la Sublime-Porte.

Si l'Autriche-Hongrie se liguait avec l'Angleterre et la Turquie contre la Russie, la situation militaire de cette dernière en Bulgarie deviendrait très précaire. Une menace de guerre de la part de l'Autriche-Hongrie, une concentration de troupes dans la Transylvanie, suffiraient pour inquiéter fortement les diplomates et les militaires russes.

Une telle mesure serait une seconde édition du rôle que l'Autriche a rempli en 1854, lors de la levée du siège de Silistrie et pendant la guerre de Crimée.

La Russie ne doit donc jamais perdre de vue que pour elle il est dangereux de laisser ses armées franchir le Danube, si elle n'est pas

nof, apercevant un bâtiment au sud, courut à sa rencontre. C'était un cuirassé turc. Au lieu de virer de bord et de s'échapper, il engage le combat. Le cuirassé avait une formidable artillerie. La *Vesta* fut fort maltraitée, elle allait peut-être succomber lorsqu'un coup heureux fit pencher la victoire de son côté! un obus tomba à travers le pont du cuirassé, une épaisse colonne de fumée ou de vapeur s'éleva de son bord. C'était un commencement d'incendie ou une avarie dans la chaudière qui obligea le cuirassé de quitter le combat. Ce paquebot légèrement armé a eu raison du cuirassé qui portait des pièces de 29 centimètres.

tout à fait sûre de l'Autriche-Hongrie ; et, en outre, elle ne doit pas oublier qu'aussi longtemps que ces armées se trouveront à droite de ce fleuve, l'Autriche-Hongrie, étant maîtresse de la situation militaire, le cabinet de Saint-Pétersbourg doit agir avec la plus grande circonspection, afin de ne pas froisser celui de Vienne.

Quant à l'entente entre ces deux cabinets sur la solution de la question d'Orient, si elle a pu différer sur quelques points, leur différend, paraît-il, n'a jamais été assez sérieux pour amener une rupture entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, et les bons offices de l'Allemagne ont grande chance d'aplanir le désaccord que le traité de San-Stefano a soulevé entre la Russie et la Grande-Bretagne.

## APPENDICE

La campagne en Bulgarie, en ce qui concerne l'effet produit par les différentes armes à feu, ramène à la vérité les idées erronées qui se sont fait jour sur ce sujet lors de la guerre de 1870—1871.

Bien qu'à la suite de la guerre franco-allemande, les médecins aient constaté dans leurs rapports que les blessures faites par le fusil étaient infiniment plus nombreuses que celles occasionnées par le canon, il a suffi que les vaincus, pour pallier leurs revers, eussent attribué les succès des vainqueurs à la supériorité de leur artillerie pour faire écrire à toute la presse européenne et faire dire à l'immense majorité des militaires « qu'à l'avenir le canon primerait le fusil sur le champ de bataille, comme dans l'attaque et la défense des places, que désormais le succès appartiendrait à celui des belligérants qui saurait amener le plus grand nombre de bouches à feu sur le terrain du combat. »

Or, ce qui vient de se passer en Bulgarie, dans la vallée du Danube, dans les cols du Balkan et autour de Plevna, est la négation de tout ce qui a été écrit et dit sur l'effet produit par les armes à feu pendant la guerre franco-allemande.

L'analyse des actions de guerre dans la Bulgarie démontre que le fusil a acquis sur le canon un ascendant plus grand que celui dont il jouissait déjà avant la transformation de ces deux armes. A en juger par l'effet produit dans la dernière guerre, on est porté à croire que la nouvelle artillerie, avec sa trajectoire élevée et son petit espace dangereux, est moins efficace que l'ancienne. Voici du reste ce qui le prouve : Pendant plus de sept mois, les batteries russes de la rive gauche du Danube ont, sans discontinuer, bombardé Routschouk. D'après les prévisions des officiers des armes savantes, cette place aurait dû être écrasée sous le poids du fer de l'ennemi, tandis qu'il paraît qu'elle n'a que très peu souffert. Dans tous les cas les batteries russes n'en n'ont pas eu raison, puisqu'elle a tenu jusqu'après la signature des préliminaires de paix, ce qui tend à prouver que le bombardement à grande distance, avec la nouvelle artillerie, n'est pas plus efficace qu'avec l'ancienne.



Si on faisait le bilan de ce bombardement à grande distance, on trouverait que les dégâts causés à la place sont bien minimes, comparés aux dépenses, en matériel et en munitions, qu'il a occasionnées aux Russes, et cela sans avoir amené d'autre résultat que d'avoir tué et blessé quelques hommes des deux côtés.

Pendant des mois Suleiman pacha a canonné Radetsky dans le col de Schipka, avec le même succès et le même résultat que les Russes ont obtenu en bombardant Routschouk.

Il est généralement admis qu'à Plevna, du côté de la défense comme du côté de l'attaque, le rôle de l'artillerie a été très effacé.

Pour la défense, les Turcs ont délaissé le canon pour donner la préférence au fusil, et certes l'histoire mentionne peu de places ou de positions qui ont soutenu une plus longue et une plus sérieuse résistance.

Pour l'attaque, les Russes avaient 320 bouches à feu en batterie sur un rayon de 4 à 5 kilomètres du centre de la position ; or selon les prévisions, un bombardement ouvert à une telle distance devait en quelques jours réduire une position à merci. Contrairement à ces prévisions, Plevna n'est tombé ni sous l'action de cette formidable artillerie, ni devant le siège pied à pied. C'est le blocus qui a décidé du sort de Plevna : Osman pacha, se voyant dépourvu de ressources, a tenté de rompre le cordon d'investissement ; cette entreprise ayant échoué, il a été refoulé dans son camp où il a été obligé de capituler.

On a reconnu que Plevna n'a pas souffert en raison de la durée du bombardement et du nombre de projectiles qu'on a lancés dans cette position, ce qui confirme une fois de plus que les canonnades à grande distance manquent complètement d'efficacité.

Nous nous permettrons de poser ici une question qui sort du cadre de notre sujet, mais qui intéresse autant les ministres des finances que les militaires.

Si la pratique a démontré qu'à des distances de 4 à 5 kilomètres *du centre d'une position*, les bombardements restent sans effet, est-il raisonnable qu'on porte les défenses avancées à 20 et à 25 kilomètres en avant de ces positions ? A Paris, où les défenses avancées ne se trouvaient qu'à 1000 mètres du corps de place, il convenait de les porter plus avant dans la campagne. Mais il est ridicule, très dangereux même, de les porter à 20 et à 25 kilomètres en avant de celles qui existent actuellement. A d'aussi grandes distances, les ouvrages avancés de la défense ne sauraient plus se soutenir réciproquement ; dès lors chaque ouvrage, pouvant être attaqué isolément, entrera dans la catégorie des petites places, qui résistent rarement à des attaques sérieuses.

Quoi qu'il en soit des défenses éloignées, en ce qui concerne l'efficacité du fusil comparée à celle du canon, rapportons, sur ce sujet, l'opinion émise par le général Skobélew, homme d'action qui a expérimenté à plusieurs reprises devant Plevna les deux engins. (L'opinion du général, que nous rapportons ci-dessous, a été publiée dans le *Times*.)

« Le 9 novembre, la division Skobélew était sous les armes pour  
» attaquer la hauteur en avant de la droite de la redoute n° 13.  
» Profitant de l'expérience du 11 septembre, ses batteries de cam-  
» pagne devaient essayer cette fois de prendre en enfilade les fossés  
» de la redoute, car, disait-il, c'est des fossés où chaque Turc est  
» abrité dans un trou séparé, qu'il s'est creusé dans la contre-es-  
» carpe, avec son sac de cartouches à côté de lui, que le feu prin-  
» cipal arrive. »

» Skobélew déclarait de la manière la plus formelle que, le 11  
» septembre, il a essayé de faire la même manœuvre; que, sui-  
» vant l'exemple des Allemands, il ordonna à 3 batteries, ou 24  
» pièces, de se porter à 600 mètres des ouvrages pour seconder les  
» attaques de l'infanterie. Le ravin de Tutchenitza, à sa droite, en-  
» trava ce mouvement, mais il fut partiellement exécuté. En une  
» minute, dit-il, des 24 canons il n'y en eut plus que 8 qui ne  
» fussent pas réduits au silence; les batteries n'étaient plus qu'une  
» masse confuse d'hommes et de chevaux tués, et les canons durent  
» être retirés par l'infanterie avec des cordes de prolonges.

» Ceci, ajouta-t-il, est une ère nouvelle dans l'art de la guerre,  
» et nous faisons des expériences pour le profit d'autrui. La bêche  
» et la carabine à tir rapide ont tout changé. L'artillerie ne compte  
» plus pour rien; l'assaut par l'infanterie est le seul moyen de  
» succès, quoique ce soit le plus précaire. »

Ce dernier alinéa nous semble renfermer des idées trop exclusives; que le fusil à tir rapide et à grande portée ait limité la tactique de l'artillerie, c'est-à-dire que, depuis le perfectionnement des armes à feu, le fusil ait notablement réduit l'action du canon sur le terrain du combat, cela n'est pas à contester: le fantassin avec son fusil, dont le projectile blesse et tue tout comme le boulet de 8 ou de 12, se soustrait facilement à l'action du feu de l'artillerie, tandis que les 8 servants du canon, ses 3 conducteurs, son chef de pièce et ses 7 chevaux, se couvrent difficilement et offrent au feu de l'infanterie une surface telle que désormais il est fort dangereux, sinon impossible, de maintenir une batterie dans le rayon d'action du feu de l'infanterie.

On objectera que le canon ayant une portée plus grande que celle du fusil, en mettant en batterie hors du rayon d'action de son feu, le canon frappera l'infanterie à une distance d'où le feu de celle-ci ne pourra pas atteindre la batterie.

En effet, les projectiles de l'artillerie peuvent atteindre l'infanterie à des distances d'où le feu de celle-ci ne saurait atteindre les batteries. Mais voyons jusqu'à quel point le feu de n'importe quelle arme, ouvert en dehors du champ de tir, c'est-à-dire d'un point d'où on ne voit pas l'objet à battre, est pratique et utile.

Dans la Belgique, qui passe pour un pays de plaines, on trouve rarement un champ de tir de 600 mètres, qui est la portée du fusil. Or, une batterie qui ouvrirait son feu en dehors du champ de tir, c'est-à-dire à une distance plus éloignée de l'objet à battre que celle de la portée du fusil, ne voyant pas ce but, son tir n'aura pas de justesse, son feu restera sans efficacité, elle consommera ses mu-

nitions en pure perte, et, comme l'a dit Skobelef, l'artillerie qui agirait ainsi serait plus embarrassante qu'utile.

Nous ne croyons pas, comme le dit Skobelef: « que, dans le combat, l'artillerie ne compte pour rien. » Sur ce point, il pourrait avoir raison si on se battait toujours dans des plaines où il n'y aurait pas d'obstacles à enlever ou à renverser; mais un champ de bataille étant généralement parsemé de localités, fermes, châteaux, villages, etc., le canon est indispensable pour les battre en brèche ou pour les renverser. « Que l'assaut par l'infanterie soit le seul moyen de succès, » comme dit Skobelef, cette opinion nous semble trop exclusive. Plus haut nous avons émis l'avis qu'à Plewna les Russes ont fait abus de l'assaut. Si, dans le combat, c'est généralement l'action de l'infanterie qui décide le succès, on doit reconnaître que dans les attaques des localités, souvent l'assaut ne peut réussir que lorsqu'il a été préparé par l'artillerie: en 1859, huit régiments d'infanterie battent contre le cimetière de Solferino, le canon renverse le mur qui couvre les défenseurs du cimetière et un seul bataillon enlève ce poste qui avait arrêté deux divisions. En 1870, au début de la campagne, les attaques de l'infanterie dirigées contre le château du Geisberg ont échoué parce qu'elles n'avaient pas été préparées par l'artillerie. Après avoir sacrifié un millier d'hommes devant cette cassine, une batterie entre en action, bat la cassine en brèche, et ses défenseurs sont immédiatement obligés de se rendre.

On le voit, en campagne, pour enlever les localités, comme pour l'attaque et la défense des places, l'artillerie est très utile, même indispensable. Seulement la pratique a démontré que sur le champ de bataille on ne sait pas toujours en faire un judicieux emploi. S'en servir à propos est un grand point: souvent elle se présente trop tardivement sur le lieu de l'action, et il arrive aussi qu'on la retire trop tôt de la ligne de feu.

Quoiqu'il en soit, de ce qui précède il ressort, contrairement aux prévisions de la majorité des militaires, que le perfectionnement des armes à feu a augmenté la suprématie du fusil sur le canon, et a, sur le terrain du combat, notablement augmenté l'action de l'infanterie et restreint celle de l'artillerie.

Au reste, c'est le tir rapide et la grande portée du fusil qui ont forcé les artilleurs à chercher des améliorations dans leur armement. Les ont-ils trouvées? La pratique a démontré que non. Si à l'aide de la rayure ils ont obtenu une portée plus grande, par contre, cette portée a considérablement diminué l'espace dangereux de leurs projectiles, ce qui constate que le perfectionnement du canon est plus factice que réel.

Si dans la guerre russo-turque l'artillerie n'a pas fait merveille, un autre engin de guerre, le navire cuirassé, dont le prestige, qui en est le seul mérite, avait déjà été fortement ébranlé dans l'Adriatique, en 1859, et dans la Baltique, en 1870, a dévoilé complètement son impuissance en 1877-1878.

Pour cette guerre, la Turquie avait sur la Russie une prépondérance maritime écrasante et les pachas comptaient bien obtenir de

notables avantages par leur grande supériorité en navires cuirassés.

Or, en fait de services à rendre, ces navires n'ont pas pu seulement maintenir un blocus effectif dans la mer Noire. Plus bas nous trouverons l'opinion d'un marin qui étonnera les militaires partisans des coupes pour la défense des cours d'eau : ils verront qu'Hobart pacha a reconnu lui-même que c'eût été folie d'attaquer des villes fortifiées telles que Sébastopol, Odessa, etc., avec des navires cuirassés. Aussi la marine turque a-t-elle soigneusement évité d'entrer en lice avec les forteresses russes ; elle a préféré s'en prendre aux villes ouvertes, qui, du reste, n'ont même guère souffert de ces canonnades tant redoutées. Eupatoria a été bombardé le 11 janvier, Théodosi le 13, Anopa le 14. Ce sont là les exploits de cette marine qui a ruiné les finances de la Turquie. Beau résultat !

Sur le Danube, les opérations que les monitors y ont tentées, loin de réussir, ont toutes échoué, et même plusieurs de ces navires y ont été coulés ou pris par l'ennemi.

Or, se présentera-t-il jamais ailleurs une occasion où les navires cuirassés auront autant de chances pour témoigner de leur puissance ? Si ces citadelles flottantes, avec leur carapace invulnérable, n'ont pas pu empêcher les Russes d'établir des ponts sur le Danube, ni n'ont pas su se jeter à toute vapeur à travers ces ponts pour les rompre, je me demande en quelles circonstances on sera en droit d'attendre des services de la marine cuirassée ?

Voici, du reste, sur ce sujet, comment Hobart pacha s'est exprimé, dans une lettre publiée dans le *Levant Herald*, concernant l'emploi de la marine ottomane dans la mer Noire.

Après avoir énuméré les services que la marine turque a rendus en transportant des troupes d'une côte à l'autre et en contribuant au ravitaillement des armées « voyons, dit Hobart, ce que la flotte n'a pas fait, mais pouvait faire, dans l'opinion de quelques personnes. Quant à nuire à l'ennemi en détruisant des villages et des propriétés le long de la côte, je suis d'opinion que la flotte turque, en agissant ainsi, eût plutôt gagné de la honte que de l'honneur. C'eût été pure folie que d'attaquer les villes fortifiées telles qu'Odessa, Sébastopol, etc., avec le peu de navires qui restaient disponibles après la protection efficace donnée à Soulina, Batoum, la Crète et Antivari, et même avec la flotte entière.

« A chacune des places en question il y a des torpilles placées en grand nombre jusqu'à 3 ou 4 milles (7 kilomètres) du rivage, et des canons de 35 tonnes et plus, protégés par des ouvrages de terre à l'épreuve des obus, sont placés dans des batteries dix fois plus nombreuses que celles que la marine turque pourrait transporter pour lutter avec elles. La portée des canons russes des batteries est presque deux fois plus grande que celle des canons de navire, principalement par suite de la hauteur à laquelle ils sont placés et qui leur donne un feu plongeant.

» Une escadre qui les attaquerait pourrait tirer tout le jour sans faire autre chose que quelques dégâts insignifiants à ces travaux de terre imprenables et ce serait là tout le profit, à moins qu'on ne puisse débarquer des troupes pour tirer parti des avantages que le

bombardement pourrait avoir rapportés; la plus grande escadre turque qui a été libre pour bloquer les ports de l'ennemi et bombarder ses fortifications consistait en quatre navires, dont la force en artillerie montait en tout à 20 canons. Je demande à tout homme de la profession ce qu'ils pouvaient faire contre les batteries modernes. La réponse serait « rien » hautement « rien. » Il eût fallu un commandant complètement insensé pour tenter une pareille folie.

» Quel est l'exemple qui a été donné aux officiers navals turcs sous ce rapport dans les temps modernes? J'ai eu l'honneur de servir dans la flotte anglaise de la Baltique pendant la guerre de Crimée, et j'ai vu 30 vaisseaux de ligne anglais et français, portant 2500 canons, ancrer hors de portée de Cronstadt et ne pas oser faire une seule attaque, même contre les plus petites forteresses russes, jusqu'au jour où sont arrivés de petits vaisseaux portant des mortiers expressément envoyés d'Angleterre, et même alors les grands vaisseaux ne sont jamais venus à portée des grandes forteresses, dans ces jours où il n'y avait pas encore de torpilles, et où il n'avait jamais été question de canons de 18 tonnes. Et même, pour prendre la petite forteresse de Bomarsund, 10,000 hommes ont été envoyés d'Europe.

» Ayant suivi un des yachts russes jusqu'à Sébastopol, dans mon vaisseau-amiral, j'ai eu le plaisir d'être quelques minutes sous le feu des nouvelles batteries de terre de cette place, et ce que je puis dire, c'est que je fus satisfait de m'en éloigner, bien que moi et mes hommes ayons supporté le danger avec le plus grand sang-froid. Quel exemple nous a donné encore la flotte française pendant la guerre entre l'Allemagne et la France? Pourquoi croisait-elle à respectable distance des batteries et des torpilles allemandes, et je crois même sans échanger avec elles un seul coup?

Un mot du blocus.

» Nous n'avons jamais eu assez de navires à soustraire aux autres importants devoirs pour admettre que nous ayons gardé un blocus strict.

» Il faut une grande flotte pour défendre un pays dont les côtes comprennent des milliers de milles sur lesquelles malheureusement habite une population portée à la rébellion et ayant besoin d'une surveillance incessante. Occasionnellement, des vaisseaux russes marchant à grande vitesse ou des yachts armés en guerre ont profité d'un beau temps pour s'élancer sur un bâtiment de commerce. C'est là la simple répétition d'une vieille histoire. Des vaisseaux peuvent être préparés à cette intention; leur coque sera parfaitement nette, leurs machines, leurs chaudières en bon état. Leur charbon sera de première qualité. Ce n'est pas un grand espoir que des bâtiments de ce genre puissent faire une course à grande vitesse, alors que nous considérerons qu'ils ont affaire avec des croiseurs qui tiennent la mer peut-être depuis des semaines, dont les tubes ont besoin de nettoyage, dont le charbon est d'une qualité douteuse, dont l'équipage est excédé de fatigue et qui, dans leur meilleur état, n'ont pas la vitesse des yachts rapides de l'empereur de toutes les Russies.

» Lorsqu'on voit l'ennemi, il est presque impossible de le poursuivre, comme nous avons eu occasion de le voir en plus d'une occasion. »

Ainsi, de l'aveu d'Hobart pacha, qui n'est certes pas intéressé à amoindrir le mérite de la marine, il ressort clairement : que les navires cuirassés ne peuvent pas lutter avec les forteresses, que le feu des navires n'offre guère de danger pour les batteries placées derrière des parapets en terre, tandis que le feu de celles-ci offre de grands dangers pour les navires cuirassés ; que, sans troupes de débarquement, les bombardements des navires restent sans résultat utile ; que l'emploi des torpilles empêche les navires d'approcher à portée de canon des forteresses ; que les cuirassés courant moins vite que les vapeurs ordinaires, ceux-ci peuvent à volonté accepter ou refuser le combat ; que déjà pendant la guerre de Crimée, dans la Baltique, 30 vaisseaux de ligne anglais et français, portant 2500 canons, n'ont pas osé approcher des plus petites forteresses ; que Bomarsund a été pris par des troupes de débarquement ; et, enfin, qu'une marine ne peut que se déshonorer en brûlant des villes ouvertes et les propriétés des particuliers.

On le voit, dans les guerres continentales, le rôle de la marine est généralement très limité. Il peut se présenter des cas, comme nous venons de le voir, où elle peut rendre des services pour aider à alimenter des armées ou pour transporter à grande vitesse des masses de troupes d'un point à un autre, mais c'est là à peu près tout ce qu'on est en droit d'exiger d'elle.

Du reste, il y a longtemps que ces idées sur la marine se sont fait jour ; on trouve, dans les 47 volumes du *Journal de l'armée belge*, une multitude d'articles consacrés à ce sujet. Tout ce qu'Hobart pacha relate, concernant ce qui s'est passé dans la Baltique, en 1854-1855, a été prévu par nous et publié dans une brochure, avec carte et plans, deux mois avant l'entrée des escadres combinées dans cette mer. — Cette brochure a pour titre : *Expédition maritime dans la Baltique*, mars 1854.

Mai 1878.

L. VANDEVELDE,

lieut.-colonel belge en retraite.

### CIRCULAIRES ET PIÈCES OFFICIELLES.

L'administration du matériel de guerre a adressé aux armuriers et ateliers autorisés aux réparations d'armes par l'administration militaire fédérale, la circulaire ci-après :

Berne, le 17 juillet 1878.

Le Département militaire fédéral nous charge de vous rendre attentifs aux points suivants :

1<sup>o</sup> Les armuriers et ateliers autorisés à réparer les armes d'ordonnance n'ont pas le droit d'inscrire sur leurs enseignes « Atelier fédéral de réparations. » S'il est d'intérêt général, spécialement pour les militaires détenteurs d'armes, que les armuriers et ateliers qui ont fait preuve de capacités suffisantes en matière de réparations d'armes, soient connus comme tels autant que possible, l'administration militaire fédérale, d'autre part, n'a jamais entendu fonder des ateliers de réparations fédéraux dans le sens propre du mot ; par conséquent elle ne peut admettre que la qualification de fédéral puisse être appliquée à des entreprises privées, cette expression étant du reste employée d'une manière abusive en maintes autres occasions. Par contre il est facultatif aux armuriers et ateliers autorisés de s'appeler de